



Ruines de Panbrang, district de Tchaïapoune, province de Kôrat. — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS
ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,
PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS¹.

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVI

La ville de Tchaïapoune. — Retour à Bangkok. — L'éléphant blanc. — Encore la forêt du Roi du Feu.
Kôrat et sa province. — Penom-Wat.

Ayant atteint la ville de Tchaïapoune le 28 février 1861, je me présentai au gouverneur pour lui demander de l'aide et le prier de me louer des éléphants ou des bœufs pour continuer mon voyage. Je lui présentai mon passe-port français, la lettre du Khrôme Luang, puis une autre du gouverneur de Kôrat; mais tout fut inutile. Il me fut répondu que, si je voulais des bœufs ou des éléphants, il y en avait dans la forêt. J'aurais pu me passer de l'assistance de ce fonctionnaire en langouti, et louer d'autres animaux chez les habitants de la ville; mais ceux-ci me les auraient fait payer deux ou trois fois plus cher que le prix ordinaire, et ma bourse est trop légère pour me permettre un pareil sacrifice, qui se renouvelerait probablement à chaque station. La seule chose qui me restait à faire, c'était de retourner sur mes pas, laisser un de mes domestiques à Kôrat avec mes bagages, et revenir avec l'autre, à Bangkok, réclamer près de notre consul, des ministres ou du roi lui-même; car il y a un traité conclu par M. de Montigny, entre la France et le roi de Siam, qui oblige à donner aide et protection

aux Français, et surtout aux missionnaires et aux naturalistes. C'était là une perte de temps bien regrettable et qui pouvait m'occasionner de très-sérieux inconvénients, car, si par suite de ces délais je venais à être surpris par la saison des pluies au milieu des forêts, ou même avant mon arrivée dans un lieu sain, ma santé et ma vie pouvaient être compromises.

Heureusement, depuis Kôrat, j'eus le plaisir de voyager en compagnie de cet éléphant blanc pris dans le Laos, dont j'ai parlé plus haut, et qu'un dignitaire de Bangkok, avec lequel je liai connaissance et qui me prit en amitié, était venu chercher en grande pompe. La caravane était magnifique : elle comptait plus de soixante éléphants de couleur normale, dont deux furent mis à mon service, un pour moi-même et un autre pour mon domestique.

Me trouvant donc dans les bonnes grâces du mandarin chargé d'escorter le pachyderme fétiche, je lui contai mon aventure, et il me promit de me faire obtenir tout ce que je désirais. A notre arrivée à Saraburi, nous trouvâmes les administrateurs du Laos et les premiers mandarins de Bangkok réunis en cette ville pour

1. Suite et fin. — Voy. pages 219, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

prendre soin de l'éléphant. Les Siamois, gens superstitieux avant tout et pleins de foi dans la métemp-sycose, croient que l'âme de quelque prince ou de quelque roi passe dans le corps de ce pachyderme, comme aussi dans le corps des singes blancs et de tout autre animal albinos : c'est pourquoi ils ont pour ces créatures malades la plus grande vénération, non pas qu'ils les adorent, car les Siamois, en vrais disciples des premiers apôtres du bouddhisme, ne reconnaissent aucun Dieu, pas même Bouddha, mais ils ont la croyance que ces êtres anormaux portent bonheur au pays.

Pendant le trajet, des centaines d'hommes coupaient les branches devant l'animal et lui préparaient un chemin facile. Deux mandarins lui servaient à ses repas des gâteaux de différentes espèces dans des plats d'or, et le roi lui-même, sorte de philosophe rationaliste, vint jusqu'à Ajuthia au-devant de lui.

Grâce à ce fétiche et à l'aide de quelques présents de valeur, je réussis à obtenir des lettres un peu plus favorables pour les gouverneurs des provinces du Laos et je quittai de nouveau Bangkok, où pendant une quinzaine de jours je reçus la gracieuse et généreuse hospitalité de mon ami D^r Campbell, un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés jusqu'à présent, et dont la bonté, l'affabilité et la loyauté ont gagné mon cœur et mon estime.

Enfin, après une double dépense d'argent et de temps, celui-ci plus irréparable que celui-là, je pus reprendre la route du nord.

En me parlant de son voyage à Kôrat, le D^r House, le plus hardi des missionnaires américains de Bangkok et le seul blanc qui eût pénétré jusque-là depuis un grand nombre d'années, me disait qu'il n'avait éprouvé sous tous les rapports qu'une déception. J'en dirais autant, si j'étais comme lui parti avec beaucoup d'illusions; mais j'avais une idée de la forêt *du roi du Feu*, que j'avais déjà traversée sur une foule de points, comme à Phrâbat, à Khao-Khoc et à Kenne-Khoé, et sous les ombrages délétères de laquelle j'avais déjà passé plus d'une nuit. Quant à des cités, je ne m'attendais point non plus à en trouver au milieu de ces bois, presque impénétrables, et où l'œil même ne peut plonger à plus de quelques pas devant soi. Dernièrement encore, je viens d'y passer dix nuits successives. Durant la traversée de cette immense et épaisse forêt, tout ce qu'il y avait de Chinois dans la caravane, heureux à chaque halte de se trouver encore au nombre des vivants, s'empressaient de tirer de leurs paniers une abondance de provisions capable de satisfaire l'appétit le plus exigeant; ils choisissaient, à défaut d'autel, quelque gros arbre, ils disposaient leurs plats, allumaient des bougies, et brûlaient force papier doré, en marmottant des prières à genoux. A l'entrée et à la sortie de la grande forêt, ils jetaient des feuilles et déposaient des bâtons parfumés dans des espèces de chapelles élevées sur quatre pieux de bambous, ces étranges offrandes devant, selon eux, conjurer les démons et écarter la mort.

Quant aux Laotiens, quoique superstitieux, je les trou-

vai très-aguerris, surtout ceux qui ont huit ou dix fois ce voyage par an. Ils n'ont même pas peur d'éveiller le roi du Feu en tirant sur les voleurs et le gibier qui se présentent. La mort cependant recrute journellement, et même dans la bonne saison, un ou deux individus sur dix nouveaux venus qui traversent cette forêt. Je suppose que le nombre de ceux qui payent leur tribut dans ce terrible passage, soit à la maladie, soit à la mort, doit être considérable dans la saison des pluies. Lorsque tous les torrents débordent, que la terre est partout détrempée, que d'une extrémité à l'autre le chemin n'est que fondrières, que les rizières sont couvertes de plusieurs pieds d'eau, et qu'après cinq ou six jours de marche dans la vase, le voyageur ne cesse de transpirer au milieu d'une atmosphère d'une puanteur extrême, chaude comme une étuve et chargée de miasmes putrides, que de victimes doivent succomber!

Deux Chinois de notre caravane arrivèrent à Kôrat avec une fièvre affreuse. Je pus en sauver un, parce que, prévenu à temps, je lui administrai de la quinine; mais l'autre, celui qui paraissait cependant le plus robuste, était mort presque aussitôt que j'appris qu'il était malade.

Notre premier bivac dans le Dong-Phya-Phaye avait été sur le revers occidental de la montagne. Nous campâmes sur un coteau où nos pauvres bœufs, faute d'herbe, durent apaiser leur faim avec quelques feuilles arrachées aux arbustes. La rivière qui descend de ces hauteurs est celle qui passe près de Kôrat. Sur la colline de la rive opposée, campait une autre caravane de plus de deux cents bœufs.

Dans une gorge de cette montagne, et sur des hauteurs presque inaccessibles et excessivement fiévreuses, j'ai trouvé une petite tribu de Kariens qui naguère habitait les environs de Patawi. Pour conserver leur indépendance, ils vivent à peu près séquestrés, car la crainte des fièvres empêche les Siamois de pénétrer chez eux. Ils n'ont ni temples ni prêtres; ils cultivent un riz magnifique et plusieurs espèces de bananes qui ne se retrouvent que chez les tribus de même origine. Beaucoup d'individus, quoique assez rapprochés d'eux, ignorent même leur existence; il est vrai qu'ils sont un peu nomades. D'autres prétendent qu'ils payent annuellement un tribut consistant en *rake*, qui n'est autre chose que la gomme laque ou lake du Japon. Cependant, chose assez contradictoire, le gouverneur de la province de Kôrat et plusieurs chefs de la province de Saraburi m'ont paru dans une complète ignorance à ce sujet.

Le jour suivant, une heure avant le lever du soleil, après avoir compté les bœufs morts d'épuisement et devant servir de pâture aux animaux sauvages, après avoir chargé les marchandises sur d'autres bâts, nous nous remîmes en marche; et vers onze heures nous entrâmes dans de longs bois couverts de taillis et de hautes herbes, où fourmillent les daims et où l'on ne tarda pas à faire halte auprès d'une source.

Le lendemain, après un détour de quelques milles au nord pour trouver un passage, on gravit une nouvelle

chaîne qui
verte de b
sa force. I
térés dans
que plaies

dans la province de Saraburi, s'étend au sud le long du golfe de Siam, entoure le Cambodge comme d'une ceinture, longe toutes les côtes du golfe, et y forme une centaine d'îles et d'ilots, tandis que de l'autre elle court directement au nord, toujours grandissant et étendant à l'est ses ramifications, qui forment mille vallées étroites et déversent toutes leurs eaux dans le Mékong.

Dans cette région de montagnes, les éléphants seuls servent aux transports ; il n'est pas de village qui n'en possède un certain nombre, et plusieurs petites villes ou bourgs en comptent de cinquante à cent ; j'appellerais volontiers cet intelligent animal la frégate des jungles et des montagnes tropicales ; sans lui, aucune communication

ne serait possible pendant sept mois de l'année ; tandis qu'il n'est pas de lieu, quelque épouvantable qu'il soit, que l'on ne puisse traverser avec son secours. Il faut l'avoir vu dans ces chemins que je ne puis appeler que d'un nom, *chemins du diable*, qui ne sont que des ornières de deux et trois pieds de profondeur, de véritables ravins pleins de vase. Tantôt se laissant glisser, les pieds rapprochés, sur l'argile pétrie et molle des pentes escarpées et élevées ; tantôt à demi plongé dans la fange, et l'instant d'après debout sur des roches aiguës d'où l'on penserait qu'un *Blondin* seul pourrait se dégager, il franchit des troncs énormes, brise les jeunes arbres et les bambous qui s'opposent à sa marche, et se couche à plat



Un chef laotien chassant le rhinocéros (voy. p. 351). — Dessin de Janet-Lange d'après M. Mouhot.

ventre pour aider aux cornacs à replacer le bât qui glisse de son dos ; puis, mille fois dans un jour, passant sans les heurter entre des troncs qui ne lui livrent que juste l'espace nécessaire, sondant avec sa trompe la profondeur de l'eau et celle des bourbiers pour assurer sa marche, s'accroupissant et se relevant tour à tour, jamais il ne bronche ou ne fait un faux pas. Il faut, dis-je, l'avoir vu à l'œuvre dans sa patrie, dans les lieux qu'il hante de prédilection, à l'état de liberté, mais dressé, pour se faire une idée de son intelligence, de sa force, de sa docilité, de son adresse, et surtout de la manière admirable dont fonctionnent toutes les articulations dont on a cru pourtant pendant tant de temps ce colosse dépourvu, pour se con-

vaincre qu'il n'est pas une grossière ébauche de la nature, mais une créature faite, non pas pour confondre l'esprit de l'homme, mais pour lui donner souvent des leçons de bonté, de patience et de prévoyance. Il ne faut pourtant pas exagérer son utilité, ou bien les bâtis employés par les Siamois et les Laotiens sont susceptibles de perfectionnement ; mais la charge de trois petits bœufs, c'est-à-dire de deux cent cinquante à trois cents livres, est tout ce que j'ai vu les plus gros éléphants transporter aisément en plaine comme dans les montagnes, et dix-huit milles sont les plus grandes distances qu'ils puissent parcourir avec un poids modéré, tandis que de dix douze milles sont les journées ordinaires.

C'est ainsi qu'avec quatre, cinq et jusqu'à sept éléphants, je traversai toute cette mer de montagnes qu'à partir de mon entrée dans le Laos, jusqu'à Luang-Prabang, je ne cessai de monter et descendre, c'est-à-dire sur un espace de près de cinq cents milles.

Tout ce versant oriental, à l'exception de quelques villages de sauvages à *ventre noir*¹ enclavés dans cet État, est habité par le même peuple, les Laos ou Laotiens à *ventre blanc*, qui s'appellent eux-mêmes Lao, et que les Siamois, les Chinois et tous les autres peuples environnants ne connaissent que sous ce nom.

Les Laotiens à ventre noir, ou occidentaux, sont appelés par leurs frères de l'est du nom qu'à Siam et au Cambodge on donne aux Annamites : Zuène, Lao-Zuène. La seule chose qui les distingue, c'est qu'ils se tatouent la partie inférieure du corps, principalement les cuisses, et portent souvent les cheveux longs noués en torchon au sommet de la tête. Leur langue est la même quant au fond, et ne diffère guère du siamois et du lao oriental que par la prononciation et l'acception de certaines expressions qui ne sont plus en usage chez le premier de ces peuples.

Je ne tardai pas à être convaincu que sans la chaude lettre du gouverneur de Kôrat j'aurais eu partout des chefs le même accueil qu'à Tchâiapoune; mais celle-ci est très-explicite : n'importe où je passerais on devait me fournir des éléphants et m'apporter toutes les provisions nécessaires comme si j'étais un envoyé du roi. Aussi je me réjouissais grandement à voir ces petits chefs de provinces marchant aux ordres de mes domestiques et craignant à chaque instant que, suivant l'usage siamois, je n'usasse du rotin. Un de mes hommes, pour se donner un certain relief de dignité et de pouvoir, avait attaché un de ces épouvantails aux armes dont il était porteur, et cette vue seule suffisait, avec le son du tam-tam, pour inspirer la crainte, tandis que de petits présents distribués à propos et de bons pourboires aux cornacs m'attiraient la sympathie du peuple.

La plupart des villages se trouvent situés à une journée de distance les uns des autres; cependant il faut quelquefois marcher trois ou quatre journées avant de rencontrer une seule habitation; on est alors forcé de coucher dans le jungle. Dans la bonne saison, je le trouverais peut-être agréable; mais dans celle des pluies, rien ne peut donner une idée des souffrances que les voyageurs éprouvent la nuit sous un mauvais abri de feuilles élevé à la hâte au-dessus d'un lit de branchages, assaillis qu'ils sont par des myriades de moustiques attirés par la lumière des torches et des feux, des légions de taons qui, à la tombée du jour aussi bien que lorsqu'on met le pied à l'étrier, s'attaquent à l'homme autant qu'à sa monture, des pucerons presque imperceptibles qui vous entourent par essaims et dont la piqûre, excessivement douloureuse, vous cause d'énormes ampoules; je ne parle pas des sangsues qui, à la moindre pluie, sortent de terre, sentent l'homme à plus de vingt

1. Ainsi appelés à cause du tatouage qu'ils se font à la partie supérieure des cuisses.

pas, et de tous les côtés viennent avec une vitesse incroyable lui sucer le sang. Se couvrir les jambes de l'épaisseur d'une ligne de chaux est le seul moyen de les empêcher d'envahir tout le corps pendant la marche.

Le 12 avril, j'avais quitté Bangkok; le 16 mai, j'arrivai à Leuye, chef-lieu d'un district relevant tout à la fois de deux provinces, de Phetchaboume et de Lôme, et situé dans une vallée étroite comme tous les villages et villes que j'ai rencontrés depuis Tchâiapoune jusqu'ici. C'est le district de Siam, le plus riche en minerai. Un de ses monts renferme des gîtes immenses d'un fer magnétique d'une qualité remarquable; d'autres de l'antimoine, du cuivre argentifère et de l'étain.

Le fer seul est exploité, et cette population, moitié agricole, moitié industrielle, fournit d'instruments de labour et de coutelas toutes les provinces qui l'entourent jusqu'au delà de Kôrat. Cependant il n'y a ni usines ni machines à vapeur, et il est vraiment curieux de voir combien peu il en coûte à un forgeron pour son installation: dans un trou d'un mètre et demi carré creusé à proximité de la montagne, il entasse et fond le minerai avec du charbon; le fer, liquéfié, se dépose dans le fond de la cavité et s'y creuse un lit d'où on le retire, lorsque l'opération est achevée, pour le transporter à la forge.

Là, dans une nouvelle cavité en terre, on établit un feu qu'un enfant avive au moyen de deux soufflets qui sont simplement deux troncs d'arbre creux enfoncés en terre et dans lesquels jouent alternativement deux tampons entourés de coton, fixés à une planchette et emmanchés à de longs bâtons, tandis qu'à la base des troncs d'arbre sont adaptés deux tubes de bambou qui conduisent l'air sur le foyer enflammé.

Dans plusieurs localités, je découvris des sables aurifères, mais aucun gîte abondant; dans quelques villages, les habitants font à temps perdu le métier d'orpailleurs, mais ils gagnent à peine à cette besogne, disent-ils, le riz qu'ils mangent. J'ai traversé, dans ce voyage, plus de soixante villages comptant de vingt à cinquante feux, et six bourgades appelées villes et ayant une population de quatre cents à six cents habitants.

J'ai fait une carte de toute cette contrée. Depuis Kôrat j'ai traversé cinq rivières considérables qui se jettent dans le Mékong, et dont le lit est plus ou moins rempli, selon les saisons. La première a trente-cinq mètres de largeur, c'est le *Menam-Tchie*, latitude 15° 45'; la seconde, le *Menam-Leuye*, quatre-vingt-dix mètres, latitude 18° 3'. Le *Menam-Ouan*, à Kenne-Tao, cent mètres, latitude 18° 35'; le *Nam-Pouye*, soixante mètres, latitude 19°; le *Nam-Houn*, 20° de latitude, de quatre-vingts à cent mètres de largeur.

Le Tchie est navigable depuis la latitude de Kôrat jusqu'à son embouchure, du mois de mai au mois de décembre. Le Leuye, le Ouan et le Houn, ne le sont que sur une étendue restreinte à cause de leurs nombreux rapides, et, malgré nos vieilles géographies, il n'existe pas de communication par eau entre le Ménam et le Mékong; les hauteurs considérables qui séparent ces

des Carolins, des Tagales de Luçon et de ces Haraforas de Célèbes, qui lui ont apparu comme les ancêtres des Tongas et des Tahitiens.

On ne trouve dans leurs habitations ni chaises, ni tables, ni lits, pas même de vaisselle de terre ou de porcelaine; à peu d'exceptions près, ils mangent leur riz gluant, façonné en boulettes, dans la main ou dans un petit panier tressé avec du rotin, et dont quelques-uns sont artistement travaillés.

L'arbalète et la sarbacane sont leurs armes de chasse, ainsi qu'une espèce de lance en bambou, et quelquefois, mais plus rarement, le fusil, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Dans le hameau Na-Lé, où j'arrivai le 3 septembre, j'eus le plaisir de tuer une tigresse qui, avec son mâle, causait de grands ravages dans la contrée. Le lendemain, le chef des chasseurs de ce village organisa en mon honneur une chasse au rhinocéros, animal que je n'avais pas encore rencontré dans toutes mes courses à travers ces forêts. La manière dont les Laotiens font cette chasse est fort curieuse, fort intéressante, en raison de sa simplicité et de l'habileté qu'ils y déploient. Nous étions huit hommes, moi compris. J'étais armé d'un fusil, ainsi que mes domestiques; j'avais placé au bout du mien ma longue baïonnette bien effilée; les Laotiens ne portaient que de solides bambous emmanchés dans une lame de fer, tenant le milieu entre une baïonnette et un long poignard, tandis

que la lance du chef était une sorte d'*espadon*, longue, effilée, forte et souple, mais ne brisant pas, ce qui fait la qualité de cette arme dangereuse.

Ainsi armés, nous nous mîmes en route dans le plus épais de la forêt, dont notre chef connaissait tous les détours et tous les gîtes à gibier. Après y avoir pénétré à peu près de deux milles, tout à coup nous entendîmes le craquement des branches et le froissement des feuilles sèches. Le chef prit les devants, nous faisant signe de la main, sans se retourner, de ralentir notre pas et nous tenir armés et prêts.

Bientôt un cri perçant se fit entendre : c'était le signal de notre chef, pour nous prévenir que l'animal n'était pas éloigné; puis il se mit à frapper l'un contre l'autre deux tuyaux de bambou, et tous ses compatriotes pous-

sèrent des cris sauvages pour forcer le rhinocéros à quitter sa retraite. Peu d'instants après, l'animal, furieux d'être dérangé dans sa solitude, venait droit à nous; c'était un mâle de la plus grande taille. Sans la moindre crainte, au contraire avec tous les signes de la plus grande joie, comme s'il était assuré de sa victoire, l'intrépide chasseur s'avança au devant du monstre, et la lance croisée, l'attendit à une certaine distance et comme le défiante. L'animal avançait toujours, baissant et relevant alternativement son énorme tête, la gueule grande ouverte. Arrivé à la portée de l'homme, celui-ci lui enfonça sa lance dans l'intérieur du gosier à une profondeur de plus d'un mètre et demi, et aussi tranquillement que s'il eût chargé une pièce d'artillerie.

Cela fait, il abandonna son arme dans le corps de l'animal et vint nous rejoindre. Nous nous tenions à une distance respectueuse, de manière à assister à l'agonie de la brute sans avoir à craindre pour nous-mêmes. Elle poussait des mugissements affreux et se roulait sur le dos, en proie à des convulsions épouvantables, tandis que nos hommes poussaient des cris de joie. Quelques instants après, nous pûmes nous en approcher; elle vomissait des flots de sang. Je donnai une poignée de main au chef en le félicitant de son adresse et de son courage. Il me dit alors qu'à moi seul appartenait l'honneur d'achever l'animal, ce que je fis en lui perçant la gorge de ma longue baïonnette.

Le chasseur ayant retiré sa lance du corps du *Béhémoth*,

me la présenta en me priant de l'accepter comme souvenir. Je lui donnai, en retour, un magnifique poignard européen....

Henri MOUHOT.



Cabane laotienne. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

A la date du 5 septembre finit le journal de voyage de M. Mouhot. Jusqu'au 25 du mois d'octobre, il a toutefois continué de tenir fidèlement son registre météorologique; mais les dernières notes inscrites sur son carnet de route se bornent aux suivantes :

Le 20 septembre, départ de B....p.

Le 28, ordre du Sénat de Luang-Prabang envoyé à B...., enjoignant aux autorités de ne pas me laisser dépasser cette limite.